

*Grain blanc*  
Projet : *Des femmes et de la mer...*

de  
Louna Renard

remis à  
M. Jonathan Desrosiers  
dans le cadre du cours  
*Écriture et création littéraire 12<sup>e</sup> année*

École secondaire publique De La Salle  
Le 13 mars 2020

J'ai été, une fois. Asphyxie. Il faut sans cesse réagir, penser, chercher, réfléchir, bouger continuer, à peine fermé les yeux — je n'ai plus d'yeux — que déjà les autres me regardent me fixent me regardent et me fixent et ça m'épuise et ici les autres ne voient pas, ne me voient pas venir que déjà je leur explose à la figure — je n'ai plus de figure. Embrun marin j'embaume, je suis un arôme sauvage de ce que l'on ne peut que croire dompter, la mer, je suis la mer, le ciel, je suis le ciel, je suis les deux je suis le vent. J'erre et j'attaque et puis je tue et je fais sombrer, des naufrages jonchent mon sillage parsemé d'écume. Je ne suis plus et j'ai été, mais le souvenir de ce que j'ai été est aussi insaisissable que le vent que je suis devenu. Je frôle la crête d'une vague de mon inexistence. Un poisson saute et un peu plus et on pourrait croire qu'il va s'envoler; mais ne t'envole pas ! Reste bien où tu es dans l'obscurité glaciale et réconfortante de l'océan. Un oiseau fond du ciel, ses ailes étendues comme pour embrasser la mer et ses serres sont tendues devant lui; ces serres, ces griffes me rappellent comme une terreur que j'ai ressentie un jour — une nuit — quand j'étais. L'oiseau referme son bec sur le poisson, écrase ses écailles. Ses yeux globuleux s'écarquillent encore plus qu'ils ne l'étaient déjà. Ces yeux écarquillés. Peur. Terreur. Joie sauvage. Ce n'est plus le poisson, c'est ce que j'ai été. Le souvenir me frappe et m'emporte avec la force soudaine d'un tsunami.

Je suis un enfant. Quelque chose ne va pas avec moi, n'est pas à sa place. Je suis dans une maison. Une petite bicoque à l'isolation douteuse. Il fait froid. Ce n'est pas un froid agréable. Une porte est fermée devant moi. Mon oreille y est collée. J'écoute ce qu'il se passe. J'entends un homme, une femme. Ma main se crispe quand l'homme parle. Je crois que je tremble. J'ai peur de lui, donc. Si j'écoutais, c'est probablement que ça me concernait. De qui parlent-ils ? Qui étais-je ? Ils parlent de moi, mais je ne sais plus qui j'étais, je ne sais pas de qui ils parlent. J'étouffe, prisonnière de mon souvenir. Une voix explose, ma main

sur la poignée tremble violemment. Je crois que j'ai peur de cet homme plus que de tout au monde.

« Bordel ! C'est quoi le problème avec ce gosse ? C'est un faible. Une brindille. Y va casser. Et puis c'est d'ta faute, là ! Regarde-toi, t'es toujours à l'dorloter. »

« Aksel ne... »

« Dégage ! J'veux plus en entendre parler ! »

Aksel. C'était moi. Je le sais, je le sens. Mais quelque chose ne va pas. Quelque chose n'est pas à sa place.

Le moi du souvenir s'éloigne de la porte. Des larmes roulent sur mes joues. Mes pieds avancent, lentement. La porte s'ouvre dans mon dos. Je me retourne, je tremble; l'idée même que ce soit l'homme me terrifie. C'est la femme. Elle est grande, mince et a de beaux cheveux bouclés qui tombent en cascade jusqu'à sa taille. Elle est belle. Je sens que mon cœur s'est calmé. Elle s'agenouille devant moi, passe ses doigts sur mon front, joue avec les mèches qui chatouillent mes épaules. Son toucher a l'air de me calmer. Elle me sourit gentiment.

« Ça va, ma belle ? Je sais que tu nous as entendus. N'y fais pas attention, c'est des bêtises d'adultes. »

La chose est à sa place. Je crois que je me sens comme... complète ? Ma tête s'agite, mes lèvres s'étirent en un sourire penaud.

« Pardon, Mama. J'aurais pas dû écouter. Je le referais pas. »

Ah. Cette femme est donc ma mère.

« Tu dis ça à chaque fois. Arrête, tu te fais du mal. »

Un silence s'installe. Mon champ de vision s'abaisse, je fixe mon pied droit qui tapote le sol en rythme.

« C'est pas si mal. Ma vie est vraiment tranquille, tu sais. Parfois c'est pas facile, mais je suis contente. »

Tranquille, calme, comme le vent que je deviendrais. Le calme avant la tempête.

Ma mère a un petit rire chantant, rafraîchissant, et mon sourire s'élargit.

« Ah bon ? Être dans ta vie n'est pourtant pas de tout repos. »

« Je t'embête avec mes problèmes ? Je ne veux pas que tu te disputes avec lui à cause de moi. »

« Bien sûr que non, tu ne m'embêtes pas. Allez, va plutôt te coucher. »

« Mama ? »

« Oui ? »

« Pourquoi lui, Karl et Erik ne m'aiment pas ? »

« Je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils ne t'aiment pas. Tu es différente, ils ne te comprennent pas. Et puis, tu ne t'entends pas si mal que ça avec tes frères, si ? »

Donc, Karl et Erik sont mes frères. Le « lui », ça doit être mon père.

« Pourquoi toi tu me comprends ? »

J'ai ignoré sa question. Je crois qu'elle me dérange.

« Parce que je ne pense pas vraiment de la même manière qu'eux. »

Cette femme me comprend. Mon petit cœur d'enfant se réchauffe. Elle se penche, pose ses lèvres sur mon front. Elle me souhaite bonne nuit. Je rejoins ma chambre. La pièce est occupée par trois lits. Donc, je dors avec mes deux frères. D'après leurs respirations profondes, ils ont l'air de dormir. Je me couche et je fixe le plafond quelques secondes, avant de fermer les yeux. Je ne m'endors pas pour autant, mon ouïe est aux aguets. J'écoute intensément les allées et venues de ma mère. Elle a mis ses grosses bottes et son manteau lourd. Elle sort, donc. Où ça, je ne sais pas. Quand elle ouvre la porte pour disparaître dans la

nuit, le vent glacial s'engouffre dans la maison et vient ébouriffer mes cheveux jusque dans mon lit. Je me perds dans lui; suis lui; n'ai jamais cessé d'être lui — tempête déguisée en petite brise — et je chante d'un son sifflant qui n'est pas compris... Comprendre, pourquoi je veux tant comprendre ? Je ne suis plus qu'une esquisse, une force immatérielle et destructrice qui s'envole autant qu'elle fait voler, comme ce souvenir que je viens de quitter et dont les bribes me reviennent. J'étais Aksel. Deux frères. Un père terrifiant. Une mère compréhensive. Je vivais dans le Nord, le Nord, ça je le sais, je le sens, dans mes tripes — je n'ai plus de tripes — et dans mon âme — m'en reste-t-il seulement une ? Ça va, ça va aller, tout va bien, tout va bien aller, ma mère est là. Aksel. Le nom s'infiltré en moi, devient moi: le vent — non mais c'est n'importe quoi, un prénom c'est pas du vent, c'est important, ça nous définit. J'étais qui ? J'étais Aksel. Mais non, quelque chose ne va pas, quelque chose n'est toujours pas à sa place, c'est comme un malaise, j'étais Aksel mais Aksel n'était pas moi, voilà, c'est ça. Bourrasque d'immatérialité, je frôle l'écume qui mousse à la crête d'une vague, légende dans ma mémoire, l'écume c'est l'âme de sirènes. Âme... âme... mon âme n'est plus qu'un vent qui danse avec la mer, danse dans le ciel, tendant sans cesse les doigts — je n'ai plus de doigts — vers un océan inaccessible. Une vague s'élève, immense, gigantesque, meurtrière et d'une force qui me rappelle la femme de mon souvenir ; je me pelotonne dans son creux, et elle m'enveloppe et s'écrase dans un fracas assourdissant

et les morceaux de verres explosent et s'éparpillent au-dessus de l'évier. C'est l'homme — mon père — qui vient de lancer sa bouteille vide. Le silence tombe sur la pièce, et il est aussi assourdissant que le fracas de l'impact. Ma mère est là, elle a l'air fatiguée. Elle regarde la tâche sur le mur d'un air las. Son teint est d'une pâleur effrayante, et la force de son regard, la sérénité qui englobe chacun de ses gestes n'en ressort que plus. Elle se tient droite et défie l'homme du regard. Lui se tient droit aussi. Ses poings sont serrés, un manteau

épais lui couvre les épaules. Une barbe hirsute lui mange le menton, avalant son visage et contribuant à dégager une impression de sauvagerie. C'est ça, cet homme est sauvage, mais pas comme le loup dont l'indomptabilité nous émerveille autant qu'elle nous terrifie, plutôt comme l'ours dont la grossièreté sauvage nous fige sur place, nous terrorise. Deux garçons plus âgés que moi sont là, aussi impavide l'un que l'autre : mes frères, Erik et Karl. Je serais bien incapable de dire lequel est lequel.

« C'est quoi, ces conneries ? Aboie l'homme en me pointant du doigt. »

Ses yeux fixent ma mère, ne supportent pas sa fierté, sa force. Moi, je tremble de tous mes membres. Je regarde mes pieds. Je suis bien plus grande que la dernière fois, plusieurs années ont dû s'écouler, peut-être une dizaine.

« Je ne vois pas où est le problème. »

« Tu ne vois pas où est le problème ? Donc c'est normal, ça ? Un gamin qui se prend pour une fille ? Déjà qu'il était faiblard dès sa naissance, c'est vraiment une plaie ! Et pourquoi tu l'encourages, toi ? T'as deux garçons en bonne santé et parfaitement sains, et t'es là à faire mumuse avec le tocard. Tu me rebats les oreilles avec ta justice et ton égalité et d'autres conneries du genre, mais tu crois que t'es juste, là ? Et toi, espèce de raté, t'as un toit et de la bouffe, tu veux quoi de plus ? Je ne t'ai pas foutu dehors, je ne t'ai pas laissé crever, et c'est comme ça que tu me remercies ? Regarde-toi, t'es ridicule. »

Mon père s'approche de moi à grands pas. Je ne bouge pas, il me semble que je suis figée par la peur, mes muscles sont tétanisés.

« Harald, tu ne... »

« La ferme ! »

Il empoigne une paire de ciseaux et mes longs cheveux habilement tressés, et dans un mouvement vif pour sa stature, il les coupe. La tresse tombe au sol et je reste muette. Je reste

aussi silencieuse qu'immobile quand il quitte la pièce, mes frères sur les talons. Il ne reste plus que ma mère et moi dans la pièce. Celle-ci s'approche de moi et m'enlace. Des larmes roulent sur mes joues, et j'enfouis ma tête dans son épaule.

« Mama, où tu vas quand tu sors le soir parfois ? »

Elle reste silencieuse un instant, comme déstabilisée par l'absurdité de la question.

« Je vais voir le Grain blanc, répond-elle néanmoins. »

« C'est quoi ? »

« C'est un vent marin assez incroyable. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il est l'incarnation du calme avant la tempête. La mer est paisible, tranquille, tout va bien, et soudain il éclate, d'une puissance hallucinante. Il est responsable de plusieurs naufrages, c'est le cauchemar de tout marin. Parfois, il éclate au bord de la falaise, près de la grève. C'est magnifique, l'océan se déchaîne et c'est ça que je vais voir quand je sors. »

« Comment tu fais pour savoir quand il arrive ? »

Elle ne répond pas, se contente de s'écarter de moi pour m'adresser un sourire malicieux, quelque peu gâché par son teint cadavérique et sa faiblesse apparente.

« C'est un secret. »

« Tu me diras, un jour ? »

« Promis, Aksel. Ma petite perle, ajoute-t-elle dans un murmure. »

« C'est toi la perle, Greta. Une perle d'huître, la plus belle perle, rié-je. »

Alors, ma mère s'appelle Greta. Ça lui va bien.

« Mama, pourquoi tu plies devant mon père ? »

Elle sourit, amusée par la question, avant qu'une quinte de toux ne lui secoue la poitrine.

« Est-ce que tu as déjà entendu parler de la fable sur le chêne et le roseau ? reprend-elle une fois sa toux calmée. »

« Non. Raconte-moi l'histoire ! »

« Eh bien, c'est une fable et je ne m'en rappelle plus exactement, mais je peux t'en dire les grandes lignes. C'est l'histoire d'un chêne, immense, massif, qui semble enlacer le ciel de ses branches, et d'un roseau tout fin, tout frêle, qui pousse près d'un étang. Le chêne méprise la faiblesse de son voisin, son absence d'écorce, son diamètre ridicule. Mais voilà qu'un jour une tempête se lève. Les nuages sont noirs, le tonnerre gronde et finalement l'orage éclate. Le vent souffle, souffle au point que le chêne malmené, entraîné par le poids de ses si belles, ses si longues branches bascule, son tronc si massif brisé. Quant au roseau, il plie mais ne rompt pas. »

« Et toi Mama, t'es comme le roseau ? T'as l'air plus faible, mais tu peux supporter plus, c'est ça ? »

« Si on veut. Toute la force du chêne ne l'a pas empêché de se rompre... Le roseau, plus frêle, a tenu bon. »

À tenu bon devant le vent, c'est bien beau, ça, tenir bon, parfois, faut se laisser aller, emporter, comme une feuille d'automne, emportée par le vent, en ronde monotone, tombe en tourbillonnant, billonnant, llonant, nant, nan mais ça va pas la tête — je n'ai plus de tête — ? Le poids de mes souvenirs me rendrait presque matérielle. J'ai peur de ce que le prochain souvenir m'apportera, mais il faut que je sache, que je sache, comment, pourquoi je suis morte ? La pâleur effrayante de ma mère me hante, malade, oui, c'est ça, elle était malade, très malade. Je m'agite me concentre, il faut que je sache. Les vagues s'élèvent, vers le ciel, le ciel d'orage — je suis l'orage — dire que quelques minutes auparavant tout était parfaitement calme, sur le bateau ils doivent paniquer, ne pas comprendre, mais c'est comme

ça, je me cache si bien que personne ne me voit venir et c'est trop tard, une vague monstrueuse leur tombe dessus, et ils la voient arriver comme on regarde la mort, pas les yeux dans les yeux non ça c'est des bêtises, ils la regardent en tremblant, en pleurant, en hurlant, sachant bien au plus profond d'eux même qu'ils sont en train de respirer les dernières goulées d'air de leurs vies. Bien sûr qu'ils tremblent. Ils en sont si pathétiques que ça m'amuse, de les voir trembler, s'étreindre, échanger peut-être un dernier baiser, mais c'est inutile, à quoi ça sert ? Vous allez tous mourir, périr, succomber, expirer, décéder, clamser, disparaître, crever, ouais, c'est ça, crever — la vague s'écrase sur eux — et l'océan est votre tombeau comme il a été le mien. Étincelle. Certitude. L'océan est mon tombeau. Quelque part repose ce qu'il reste de ma carcasse. Il faut que je me concentre, me rappeler, la mer, je suis morte, la mer, rappelle-toi, rappelle-moi ! La force du souvenir me percute avec une telle force que j'ai presque l'impression, pendant une fugace seconde, d'exister.

Le froid glacial mord mes pieds, les attaques, j'ai froid, mais qu'est-ce que je fous en chaussettes dehors dans la neige dans le froid dans le Nord dans le vent ? Le vent. Je me rappelle, maintenant. C'est lui que je suis venue voir. J'avais la certitude qu'il serait là ce soir. Ce soir. Je me rappelle de ce soir-là... Des larmes roulent le long de mes joues, je ne sens même plus ni mes pieds ni la douleur. Je cours jusqu'à la falaise, près de la grève. La mer est calme. Si calme que j'en croirai presque m'être trompée. Mais je sais que non. Ce soir, plus que n'importe quel soir, le Grain blanc va venir. L'océan se doit de rendre un dernier hommage à ma mère. Je tombe à genoux, à quelques centimètres du bord de la falaise. Je suis si près. Ça serait si facile... Je lève la tête vers le ciel et le hurlement m'échappe et la détresse m'étouffe, m'étrangle, je ne peux même plus pleurer, juste hurler comme un animal. Mes cris déchirent le silence et le calme. Et c'est là que je le perçois. Les clapotis des vagues contre la falaise s'espacent et se renforcent. Les vaguelettes sont des vagues maintenant, des

vagues noires comme la nuit qui m'entoure. Des lames gigantesques s'élèvent de plus en plus haut, éclatent contre la falaise, viennent parfois lécher mes genoux, mouillant mes pantalons. Le regard fixé sur l'horizon, les yeux vitreux, je ne bronche pas. Je regarde juste arriver la vague, monstrueuse d'immensité, et j'ai la certitude que je respire pour la dernière fois. Peur. Terreur. Joie sauvage. La vague se referme sur moi. Le haut, le bas, la droite, la gauche, tout ça n'a plus de sens. J'ai cessé de respirer, des points lumineux tourbillonnent devant moi. Les ténèbres de la mer s'engouffrent moi. Je suis aveugle, l'eau glaciale autour de moi m'emprisonne dans un étai. Je me noie.

Je sombre dans l'océan, et l'obscurité qui m'entoure me réconforte, me rappelle ma mère. Je pense au vent qui mugit plus haut, dehors. Peut-être s'est-il déjà calmé. L'idée me dérange. Moi, j'ai des raisons de me déchaîner, de tempêter. Rage pour moi, Grain blanc.

Morte, je suis morte, je suis morte, je le savais bien sûr que je le savais mais je suis ce qui m'a tué. Le souvenir s'efface, je m'accroche en vain aux derniers fragments qu'il me reste du temps où j'étais. La mer est calme, si calme, d'un calme qui fait mal aux oreilles — je n'ai plus d'oreille — tellement il tranche avec le fracas de la tempête qui se déchaînait un peu plus tôt. Fracas violent n'est plus que mer d'huile et ciel dégagé. Je suis le vent, je suis le Grain blanc, je n'existe plus, il faut que je me souvienne, pourquoi je suis morte, comment je suis morte ? Qui étais-je ? Je ne suis plus qu'un fantôme qui hante les mers, à la recherche de réponses à ses questions incessantes.

Je ne sais plus.

Je ne suis plus.